

men (Les autres noms) et *De derde persoon* (La troisième personne, 1951-1955) et l'œuvre ultérieure de Schierbeek est grande. Certes, certains éléments autobiographiques - la jeunesse à Beerta et Boekelo, les voyages à l'étranger - jouent toujours un rôle important chez Schierbeek ; l'amalgame caractérise aussi son œuvre en prose ultérieure, mais les matériaux y sont traités d'une manière entièrement différente. Dans les années 50, il arrivait souvent à l'auteur d'enfiler des phrases sur des pages entières sans ponctuation, procédé qu'il abandonnerait dans les années 60. Les phrases devinrent plus brèves, entrecoupées, mais leur rythme et la sonorité des mots restaient toujours importants. Ce qui redevenait surtout frappant, c'était la mise en page et la typographie éclatantes. On cherchera en vain cette exubérance dans l'œuvre plus récente qui semble le summum de la sobriété : un seul type de caractères et, de plus, dans un format unique.

Cette recherche d'une plus grande sobriété ne peut être considérée indépendamment de l'intermède poétique. C'est surtout à l'ambiance des trois recueils de poèmes que les petites phrases rythmiques, l'exécution «tranquille» et la structure compacte font penser. La continuité avec la poésie est d'ailleurs explicite : une citation de Merleau-Ponty incorporée dans *Vallen & opstaan* réapparaît dans *Weerwerk*.

A la différence des «romans-poèmes» antérieurs, Schierbeek utilise plus tard d'une manière plus explicite les citations d'œuvres d'autres auteurs. Dans le deuxième cycle, il s'agit essentiellement de Merleau-Ponty, Wittgenstein, Lukačs, Abrahams, Terts, Octavio Paz, Roland Barthes, Virginia Woolf et Ilse Aichinger. Les citations de l'œuvre de ces écrivains et de celle d'autres auteurs ne constituent pas un ornement culturel. Elles sont importantes en raison de leur relation avec les autres matériaux. Parfois, c'est le matériau du récit qui appelle les allusions, parfois celles-ci

fournissent à leur tour une nouvelle matière pour la démonstration. Schierbeek est un auteur qui a fait de l'écriture un thème de ses écrits.

Certains lieux remplissent la fonction de point de départ ou de point d'arrivée (temporaire). Ce sont les coins où l'auteur séjourne plus longtemps, où il reçoit des lettres en provenance des quatre coins du monde, où il lit et s'entretient avec la population locale. Dans *Weerwerk* et *Betrekkingen*, il s'agit de la campagne française et de l'île Formentera ; c'est dans cette île aussi qu'est situé *Door het oog van de wind* ; dans *Binnenwerk*, le narrateur observe le monde à partir de sa maison à Ann Arbor, aux États-Unis.

Les différences entre les quatre romans-poèmes peuvent être simplement exprimées ainsi : *Weerwerk*, c'est la campagne qui réagit ou se défend contre la société urbaine, *Betrekkingen* fait voir les relations entre les villes et la campagne et *Binnenwerk* déplace cette dialectique vers le domaine de la réflexion, tandis que dans *Door het oog van de wind*, l'auteur concentre la thématique sur le milieu, à Formentera.

Les recueils de poésie *Formentera* et *De tuinen van Suzhou* (Les jardins de Suzhou) se rattachent aux romans-poèmes. *De tuinen van Suzhou* renvoie déjà explicitement à *Door het oog van de wind*. Il en est ainsi des observations chinoises sur les jardins : les pierres, par exemple, dans lesquelles un trou était foré afin de laisser libre jeu au bruit du vent, font leur réapparition dans ce livre, comme aussi le monde de *Formentera*.

Depuis 1988, Schierbeek publie régulièrement de nouvelles œuvres, qu'il s'agisse de poèmes en petits tirages ou de textes accompagnant les œuvres d'artistes amis.

Une partie de cette œuvre - mais bien sûr beaucoup trop peu - est disponible en traduction, parfois aussi française. ■

August Hans den Boef

(Tr. J.-P. Roobrouck)

Cees Nooteboom : «L'histoire suivante»

Un an avant sa retraite, Herman Mussert s'endort dans son appartement situé *Keizersgracht* à Amsterdam en méditant sur une photo prise par le vaisseau spatial *Voyager* pour se réveiller le lendemain, «avec le sentiment grotesque que j'étais peut-être mort», dans une chambre de l'hôtel *Essex House*, à Lisbonne, qui lui était familière, «car j'y avais, plus de vingt ans auparavant, commis l'adultère», et s'y attelle au travail du souvenir : venu à Lisbonne en 1954, il devait plus tard y rejoindre Maria et y effectuer maintenant «un pèlerinage aux sources des jours enfuis»...

Une seule fois, à l'approche de la quarantaine, la «vraie vie» se mêle des affaires de ce célibataire professeur «inspiré» de langues antiques, myope et étranger au monde, admirateur des *Métamorphoses* d'Ovide, vivant entre ses livres avec son chat Noctule et se nourrissant de conserves, et que ses élèves appellent «Socrate». Il tombe amoureux du professeur de biologie Maria Zeinstra, scientifique rousse plus prosaïque dont il a suivi un cours sur les nécrophores. Le mari de celle-ci, Hans Herfst, professeur de néerlandais rimailleur et grand basketteur, a une liaison avec l'élève Lisa d'India, fille d'immigrés italiens, «le soleil de mes vieux jours» pour Mussert, le seul pourtant à ne pas être amou-

Cees Nooteboom (°1933).



reux d'elle... Zeinstra, ayant assisté à son tour à un cours de Mussert sur Phaéon et désireuse d'assouvir une vengeance, jette son dévolu sur Socrate et lui «fait entrevoir un domaine qui m'était jusque-là fermé». Plus tard, à l'issue d'un cours à haute envolée sur la mort de Socrate, Lisa, entamant un dialogue avec Mussert sur l'immortalité de l'âme, veut lui déclarer son amour. Zeinstra s'interpose. L'intrigue se corse. Elle rompt avec son mari et veut s'installer chez Mussert. Herfst administre à celui-ci une correction dans la cour de l'école, s'enfuit en emmenant Lisa, qui périt dans un accident de voiture... Les trois acteurs restants sont renvoyés de l'école. Mussert-Socrate devient auteur de guides touristiques populaires sous le pseudonyme de Dr Strabon...

Ce factuel qualifié de «banalitas banalitis» est découpé en de nombreux fragments éparpillés sur les deux volets du récit: l'errance à Lisbonne; le passage de la vie à la mort symbolisé par un voyage en bateau de Lisbonne au fin fond de l'Amazonie, en compagnie d'un adolescent espagnol, un vieux bénédictin, un vieux savant chinois, un aviateur et un journaliste buveur, qui se racontent des bribes de leur vie et leur disparition. Mussert adresse en dernier son histoire à la femme-Mort qui l'attend et a pris la figure de Lisa d'India, déjà présente dans le «tu» qui jalonne par intermittences la narration.

C'est un merveilleux conte philosophique contemporain - par ailleurs écrit sur commande de la *Stichting Collectieve Propaganda van het Nederlandse Boek* (CPNB - Fondation pour la propagande collective en faveur du livre néerlandais) et offert en tant que livre-cadeau lors de la Semaine des livres 1991 - que nous a donné Cees Nooteboom (°1933), avec qui les lecteurs de *Septentrion* ont déjà pu faire connaissance. Il y mélange très librement les choses de la vie, des considérations sur l'identité, la fugacité de la vie et du temps, sur les rapports avec la réalité - toujours problématiques dans sa pro-

se - et les tensions entre l'actualité et le passé, «ce chien docile», des références à la littérature antique et à la science moderne, des réflexions sur les effets de miroir, les notions de vide et de passage. Il parle sérieusement de l'amour et de la mort sur le ton léger, avec une ironie sous-jacente. Dépistant l'inconsistance que dissimulent la prétendue réalité et la banalité du quotidien, il brode un tissu bariolé complexe qui nous entraîne d'une surprise à l'autre dans l'ambiance magico-réaliste aux tonalités raffinées de la prose tant pessoaienne que nabokovienne et nous prend volontiers à contre-pied.

Et, bien sûr, la traduction qu'a réalisée Philippe Noble de ce cinquième titre de Nooteboom qui paraît aux Éditions Actes Sud en quatre ans est, comme toujours, excellente et ajoute encore au charme du texte et au plaisir de la lecture. ■

Willy Devos

CEES NOOTEBOOM, *L'histoire suivante* (titre original: *Het volgende verhaal*), Actes Sud, Arles, 1991, 143 p.

«L'Échelle de Jacob» de Maarten 't Hart

Fin 1990 a paru aux Éditions Actes Sud *L'Échelle de Jacob*, la traduction française d'un roman de Maarten 't Hart (°1944). Ce dernier est sans conteste parmi les auteurs les plus lus aux Pays-Bas. Il a publié déjà une trentaine de romans dont bon nombre ont connu un beau succès commercial. De surcroît, Maarten 't Hart collabore activement à de grands journaux et hebdomadaires. Ses articles acerbes sur des sujets littéraires ou sociaux ont souvent déjà provoqué des discussions passionnantes.

En dépit de ce vaste regard jeté sur le monde, l'œuvre romanesque de Maarten 't Hart frappe surtout par son allure autobiographique. A ce titre il est remarquable de voir l'auteur aborder fréquemment des problèmes ou des données relevant de l'éthologie, l'étude du comportement et des mœurs de l'animal et de l'homme. N'oublions pas que l'écrivain est un biologiste renom-



Maarten 't Hart (°1944).

mé, travaillant à l'université de Leyde. Toutefois, l'influence autobiographique ne se limite pas au métier actuellement exercé. Dans plusieurs de ses ouvrages, c'est la jeunesse de Maarten 't Hart qui occupe l'avant-scène. Il est né à Maassluis, près de Rotterdam. Ses années d'enfance ont été marquées par un milieu calviniste rigoureux, par ses codes de comportement et par ses préceptes religieux. A plusieurs reprises l'écrivain tente de se débarrasser de cette éducation. Il prend ses distances par rapport à la manière de vivre de son entourage, mais, en même temps, il démontre à quel point le caractère revêché de sa jeunesse continue à influencer ses actes ultérieurs.

L'Échelle de Jacob est un exemple typique de la façon dont Maarten 't Hart essaie de régler ses comptes avec le passé. C'est à travers le regard du personnage principal, Adriaan Vroklage, que le milieu calviniste des années d'enfance est évoqué. Il est clair que l'auteur s'est solidement documenté. Son style est acerbe, mais ne verse jamais dans la polémique unilatérale. De temps à autre le lecteur peut même se délecter d'un surprenant humour. Fort utile également est la préface de Selinde Margueron, la traductrice du livre. Elle présente Maarten 't Hart au